GRÄF, Holger T., KELLER, Katrin, *Städtelandschaft, réseau urbain, urban network. Städte im regionalen Kontext in Spätmittelalter und früher Neuzeit*

Pierre Monnet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/789>

DOI : 10.4000/ifha.789

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Pierre Monnet, « GRÄF, Holger T., KELLER, Katrin, *Städtelandschaft, réseau urbain, urban network. Städte im regionalen Kontext in Spätmittelalter und früher Neuzeit* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/789> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.789>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

GRÄF, Holger T., KELLER, Katrin, *Städtelandschaft, réseau urbain, urban network. Städte im regionalen Kontext in Spätmittelalter und früher Neuzeit*

Pierre Monnet

- 1 Coup sur coup sont parus à quelques semaines d'intervalle ces deux recueils programmatiques et méthodologiques à l'usage des historiens spécialistes de l'urbain afin de tenter, une fois encore, d'apporter des éléments de réponse aux questions de savoir ce qu'est une ville et ce qu'est un réseau urbain. Les deux ouvrages sont publiés dans la célèbre collection « Städteforschung » éditée par l'Institut für vergleichende Stadtgeschichte de l'université de Münster (<http://www.uni-muenster.de/Staedtegeschichte>) et riche de plus d'une soixantaine de titres parus depuis sa création en 1976.
- 2 Le premier recueil d'études, présentées lors du XXXI^{ème} congrès de printemps de l'Institut de Münster tenu en 2000, entend reprendre à son compte et à nouveaux frais la question que se posaient déjà les médiévaux et que, depuis, historiens et sociologues ne cessent de reformuler et de circonscrire : qu'est-ce qu'une ville ? Max Weber bien entendu est aussitôt convoqué dans la contribution que livre l'historien du droit de la ville médiévale G. DILCHER, auteur d'un plaidoyer en faveur de l'affirmation d'une actualité continue des thèses du grand sociologue. Pour lui, la problématique wébérienne demeure opératoire à deux titres : par l'interrogation portée sur la légitimité du pouvoir en ville et par la manière dont la ville, communauté du droit et du souvenir, se forme par la conjuration volontaire. L'histoire urbaine de l'Europe est donc aussi, à côté de l'empreinte laissée sur le paysage, l'histoire d'une étape nécessaire dans l'élaboration du principe associatif, sans lequel aucune constitution, et donc à terme aucune république, n'est pensable. Il faut lire cette contribution en même temps que celle d'A. HEIT consacrée aux courants historiographiques allemands sur la ville aux XVIII^e et XIX^e s., car l'exposé montre bien comment la pensée wébérienne s'enracine

dans une tradition ancrée dans les Lumières d'une part et dans l'industrialisation du XIXe s. de l'autre. Les deux phénomènes ont en effet contribué d'une part à construire une typologie plus nette des formes prémodernes et modernes de l'urbain, de l'autre à mieux définir les fonctions économiques de la ville en termes de division du travail, de couverture des besoins alimentaires, de valeur ajoutée productive. La contribution rappelle ainsi à bon droit que la première thèse de Max Weber a porté sur les compagnies de commerce du Moyen Âge. L'article observe ensuite la postérité des thèses wébériennes au XXe s. en Allemagne et les inflexions introduites par Paul Sander et Hektor Ammann en termes économiques et sociaux, par Carl Hase et Heinz Stoob quant à l'existence de « régions urbaines ». Sur ces bases, l'auteur conclut sans surprise à la nécessité de s'en tenir à une définition large et évolutive de la ville fondée sur des critères spatiaux, temporels et fonctionnels.

- 3 Mais ce serait réduire le propos du recueil que de le limiter au seul passage en revue de la pensée sociologique et économique de l'urbain depuis le XIXe s. H. STEUER signe en effet une dense et utile communication sur le bilan et les perspectives de l'archéologie de la ville médiévale, principalement en Allemagne. Il fait d'abord le lien entre les fouilles des IIème et IIIème Reich, très orientées vers la fixation des installations urbaines d'un peuplement germanique primitif et non romanisé, puis montre la césure de 1945, coupure mentale mais aussi spatiale puisque les fouilles se faisaient dans des villes béantes et ravagées. La question de l'origine des villes en est sortie reformulée, tandis que les chantiers de la reconstruction des années 1960-1970 déplaçaient le regard en direction du substrat urbain. Depuis, l'influence de l'histoire culturelle s'est également manifestée en focalisant les recherches sur le quotidien. Demeure aujourd'hui la question, cruciale, des rapports entre histoire du Moyen Âge et archéologie : quels liens doivent unir les deux spécialités ? Un *aggiornamento*, fait d'échanges et non de sujétions, est ici sans doute aussi souhaitable que celui qui s'est produit entre littérature et histoire (l'histoire en est bien restituée par la contribution de K. GARBER) ou bien entre histoire et histoire de l'art. L'attention récente portée au parcellaire, au réseau des quartiers, à la structuration paroissiale, à la densité d'occupation du sol... tend à parler dans le sens d'une reconfiguration des collaborations entre archéologues et historiens. L'auteur propose dès lors à son tour une définition où chacun puisse se retrouver et fait de la ville un lieu marqué par les critères et caractères suivants : enracinement, concentration, mode de vie, répartition, contrôle et administration, ouverture sur le monde, réciprocité, décision et entreprise, mutation, réseau, centralité... Comme les deux articles précédents, H. STEUER confirme par cette typologie et cette définition idéale l'existence d'un moment 1100, celui de la première maturité urbaine de l'Europe au XIIe s., une césure décidément très wébérienne.
- 4 F. IRSIGLER se lance à son tour dans l'exercice de la construction de types urbains en Europe. En historien de l'économie, il fonde cette typologie sur une modélisation sectorielle qui classe les villes selon leur degré d'activités et d'investissement dans la catégorie « A » de l'administration et du pouvoir, ou « B » de l'artisanat et du commerce, ou bien « C » du culte et de la culture, ou encore « D » de l'information et de la mise en forme. Le but est de cerner non seulement le profil majeur d'une ville, mais surtout son rayonnement et sa qualité. Au-delà des limites que toute modélisation peut appeler en histoire (le recueil lui-même place savoureusement en exergue un mot de Nietzsche précisant que « n'est définissable que ce qui n'a pas d'histoire » !), deux remarques peuvent compléter le propos de F. IRSIGLER. Tout d'abord, afin de nuancer

un modèle constructiviste voire positiviste, on peut se demander ce que devient une ville quand elle perd son caractère majeur, par exemple quand elle n'est plus siège d'évêché, perd sa cour et son palais, voit ses foires la quitter, son scriptorium brûler ou s'étioler. Redevient-elle une sorte de village pour reprendre l'idée de seuil soulevée par R. KIESSLING dans son exposé (« Zwischen Stadt und Dorf ») ? D'autre part, si l'on introduit dans la réflexion la notion d'élites, on notera que les élites urbaines se faufilent aussi bien dans la catégorie A que dans la B, la C ou la D.

- 5 Comme on pouvait s'y attendre, le recueil s'achève sur une vue plongeante dans notre propre modernité, celle des métropoles, des mégaloïles, des cités globales du XXI^e s. qui, à force de repousser toujours plus loin l'urbain, inventent peut-être la fin de l'urbain (il n'y a plus de ville quand tout est ville) et donneront, qui sait, naissance à de nouvelles formes d'utopies, d'autres lieux possibles de la vie en société...
- 6 Comme l'on voit, toute définition historique de la ville possède une histoire, des limites, un système, qui en disent autant sinon plus sur l'historien qui l'écrit que sur la ville elle-même.
- 7 En comparaison, le second recueil de douze études consacré aux réseaux urbains du Moyen Âge et des Temps Modernes en Europe se veut moins rétrospectif et prospectif qu'informatif. Il est vrai que l'objet « réseau » a fait une entrée plus récente dans le paysage historiographique. Il y fut introduit avant tout par les géographes, le symptôme « Christaller » en constitue un indice assez parlant, et fut repris avec une fortune assez diverse par les historiens de l'urbain. C'est que tous les spécialistes ne s'accordent pas sur la réalité et la définition de la notion même de réseau urbain : existe-t-il des régions au sein desquelles historiquement les villes ont tissé des liens et modelé leur espace ou bien les villes, fonctionnant en réseau, ont-elles construit ces régions qui, sans elles, n'existeraient pas ainsi ?
- 8 Il était donc naturel et il se révèle fort utile qu'une mise au point paraisse sur le sujet. Deux articles en forme de bilan sur la France et l'Angleterre ouvrent le recueil : on peut se demander pourquoi l'Allemagne, terrain privilégié d'études sous cet angle, à regarder la pluralité de ses territoires et de ses frontières, se trouve absente de ce tour d'horizon. Mais la réponse est dans la question, c'est-à-dire qu'à défaut de bilan global, la question des réseaux urbains est abordée pour l'espace germanique dans le cadre d'études... régionales : le Rhin supérieur, la Souabe, la Franconie, la Bohême, l'Autriche. On lira avec profit ces analyses de cas agrémentées de nombreuses cartes traduisant les structurations, les pôles dominants, les interrelations. On regrettera cependant l'aspect un peu statique de certaines présentations, l'accent mis sur les structurations et non sur les déstructurations de réseaux, sur la domination étagée plus que sur la concurrence (seul l'exposé de R. ENDRES sur la haute Souabe observe résolument ce point de vue). On regrettera aussi l'absence d'études sur le Nord et sur l'Est de l'Empire : quel type de réseau formaient les villes hanséatiques ? La Prusse et la Saxe n'en comportaient-elles pas ? D'autre part, si la contribution de U. V. FUSS insiste avec raison sur la nécessité d'intégrer l'image dans l'analyse, la place des discours est en revanche réduite à la portion congrue : les contemporains, du XIII^e au XVIII^e s., avaient-ils conscience de vivre dans un espace organisé en réseau, commandé par des pôles, traversé par des relations de communication orientées ? Autrement dit, existe-t-il des sources spécifiques et privilégiées pour parler des réseaux urbains ou bien ne sont-ils que la création des historiens et géographes du XX^e s. ? D'autre part, la question demeure ouverte de connaître les facteurs favorables ou non à la constitution

de réseaux de ville : les hommes, les produits, les routes, les idées, les pouvoirs, les croyances et les cultes ? Qu'en est-il également des correspondances exactes entre régions urbaines organisées en réseau d'hier et d'aujourd'hui : continuité réelle ou superficielle ? Enfin, quid des concepts et de leur traduction ? Le titre en effet comporte trois notions dont on ne connaît ni l'équivalence ni l'origine : Landschaft (et non Netzwerk...) en allemand, mais « réseau » en français et network en anglais. Bref, le terrain commence à être déblayé mais l'enquête appelle, les éditeurs ne s'en cachent pas, d'autres études complémentaires.

- 9 Pierre MONNET (École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris)